

Fiction et construction

A. Oldenhove-Calberg

Dans son texte « *les limites de l'interprétation et de la construction dans l'analyse de l'alcoolique* »¹, Charles Melman nous rappelle, qu'il y a deux modalités de positionnement par rapport à la castration, soit l'affronter soit la dénier.

Quand la castration est affrontée, ce qui est insupportable choit dans les dessous, sous la forme d'un signifiant refoulé qui fait retour dans le symptôme. Le symptôme est une énigme à déchiffrer. L'interprétation permet éventuellement de lever l'énigme : on a affaire au processus de refoulement.

Quand la castration est déniée, c'est « Je sais bien mais quand même ».

On ne peut plus, me semble t'il, à l'heure actuelle, ne faire que se taire par rapport à cet énoncé, car on renforce ce mécanisme de défense, on s'en fait le complice.

1. In *Esquisses psychanalytiques*, n° 15, 1991

Les productions de l'inconscient comme le lapsus, l'acte manqué ou le rêve sont déniés dans la même foulée, c'est-à-dire ne font pas question pour le sujet. C'est comme s'il n'y avait pas supposition de l'inconscient : c'est la faille, la question du non-rapport sexuel qui semble déniée.

On n'est plus alors bien souvent dans le symptôme, mais dans le passage à l'acte. Quand la faille apparaît, on se remplit, on se vide, on s'éjecte, on se perce, on se plonge dans un monde virtuel où toute activité se passe sur Internet. On croit rencontrer un Autre en tchatchant avec des partenaires virtuels à l'aide d'une néolangue.

Il faut alors, me semble-t-il, dans ces cas de figure, pour pouvoir mettre un travail analytique en place, que quelque chose fasse butée ou que l'analyste y mette du sien au travers de son énonciation.

Force nous est de reconnaître qu'aujourd'hui, le dispositif traditionnel de la cure est passablement modifié. L'analyste est de plus en plus souvent confronté à une place où il ne semble plus simplement pouvoir se taire et attendre que ça se passe, s'il veut qu'effectivement quelque chose se mette en place.

La question qui m'occupe aujourd'hui est donc la suivante : Est-ce que ce mode de défense contre la castration qu'est le déni est plus courant qu'auparavant ou porterait-il dans le social, sur ce qui ferait la spécificité du discours analytique et de son objet, à savoir, l'inconscient et la question de la faille ?

Acculée à donner un titre pour ces journées, à l'issue des vacances de Pâques, j'avais proposé : « Du déni de la mort du père au déni du non-rapport : place de la construction ? ».

Trois semaines plus tard, n'ayant toujours que le titre, prise de panique, je l'avais changé la veille de son impression en « Fiction et construction » ce qui me semblait plus passe-partout.

Depuis lors, juste retour de l'inconscient sans doute, il n'a cessé de me hanter quand je tentais de préparer ce texte.

Castration oblige, j'ai bien dû donc m'y soumettre à ce titre venu d'ailleurs.

Freud, en son temps, avait déjà repéré que ce mécanisme de déni ne portait pas que sur la castration de la mère, ce qui engendrait fétichisme et perversion, mais qu'il pouvait également porter sur le déni de la mort du père. Pensons à l'homme aux rats qui chaque nuit, vers une heure trente, s'interrompt dans son travail, ouvre la porte d'entrée, comme si son père s'y tenait (je vous rappelle qu'il est mort), rentre et contemple son pénis dans la glace d'entrée. Pensons également à ses idées obsédantes (apparues toujours après la mort de son père) : « Tu rendras l'argent au lieutenant A, sinon il arrivera quelque chose à ton père et à la dame. »

Reprenons la leçon du 21 janvier 1988 du séminaire de Charles Melman sur la névrose obsessionnelle².

L'homme aux rats refuse au père sa sépulture, façon de ne pas être désirant, de continuer à faire le mort, de lui laisser cette place de père éternellement, de ne pas être père à son tour.

La névrose obsessionnelle est le paradigme de ce refus d'instituer une coupure dans l'Autre, une coupure radicale qui viendrait mettre justement cet Autre avec un grand A, en place.

Vu sous cet angle, la religion serait un formidable déni de la mort du père puisqu'elle viendrait à la place du réel mettre du symbolique, sous la forme de Dieu.

« Elle viendrait, nous dit Charles Melman, recouvrir le réel par du symbolique qu'elle nomme Dieu »

Il n'empêche que quand Dieu occupait la place du réel, par la force des choses, un lieu Autre était institué, même si pour une partie de l'humanité, il ne tenait que sur de l'imaginaire. C'est-à-dire que ce lieu Autre était réglé par la distance qu'il y a entre le ciel et la terre.

L'homme aux rats donc et tous ceux qui avaient des difficultés à introduire une coupure radicale dans l'Autre -coupure opérée par la castration (soit laisser choir un objet, l'objet cause du désir)-, l'homme aux rats, donc, « bénéficiant » de ce lieu Autre qui était Dieu, souffrait d'obsessions qui l'empêchaient d'être désirant, qui le clouaient littéralement sur

2. Edition de l'association freudienne internationale.

place : « Tu rendras les trois couronnes 80 au lieutenant A, sinon il arrivera malheur à la dame et à ton père. » Directement suivi par son impératif contradictoire : « Tu ne rendras pas l'argent au lieutenant A, sinon il arrivera malheur à la dame et à ton père. »

Son désir empêché était donc néanmoins régi par une instance phallique solide, puisque soutenue par un père imaginaire et symbolique, fort, qui créait culpabilité et obsessions, puisqu'il fallait se mettre en ordre par rapport à lui.

L'avantage du discours religieux était que maintenant un voile sur la jouissance du père, maître à l'époque de Freud, il rendait l'accès à la castration et à la jouissance phallique plus impérative pour pouvoir tenir une place dans le social.

On pouvait bien dénier la mort du père mais c'était difficile de dénier qu'il entretenait quelque chose du non-rapport sexuel, en marquant la place de la différence des générations et celle de la différence des sexes. De plus par l'interdit de l'inceste qu'il prônait, il nouait plus sûrement le désir à la loi.

Les femmes, maintenues à l'époque sous le boisseau, pouvaient trouver leur jouissance en contestant ce père ou en le soutenant vaille que vaille. Les hommes, eux, étaient sommés de s'identifier à lui pour soutenir leur virilité.

Ce discours religieux et patriarcal faisait donc bien lien social, même et surtout, s'il engendrait culpabilité et refoulement.

Le réel semble aujourd'hui plus « bouchonné » par le discours de la science que par celui du père céleste.

Ceci nous amène à un plus grand délitement du lien social et de la jouissance phallique puisque bien d'autres jouissances sont prônées comme équivalentes sur le marché.

Personne ne contestera, je pense, que le toxicomane ne fait pas lien social.

Le discours de la science forclot le sujet de l'inconscient et donc, le sujet pour le sexe et le sujet pour la mort.

Tout semble donc baigner et faire rapport. A chaque problème on trouve une solution : Infécondité, fécondation in vitro - impuissance, Viagra - dépression, antidépresseurs - souffrance de la mort, euthanasie - patronyme

du père moins « consonant », patronyme de la mère proposé. Le désaveu de la différence des générations et des sexes, le désaveu de la mort et du deuil permettent un contournement perpétuel de la castration.

Le « Je sais bien mais quand même » amène le sujet moderne, comme nous le dit J-P Lebrun, dans une position d'indécidable, jusqu'à ce que le réel lui tombe dessus, comme juste retour de manivelle.

Tout ceci, donc, pour appuyer le sentiment que j'ai qu'on est passé du déni de la mort du père au déni du non-rapport sexuel.

Ces deux dénis, néanmoins, mettent le sujet en panne, en panne de désir. Le problème est que le sujet du premier déni se rattrape du côté du devoir et de la culpabilité alors que celui du second stagne dans l'informe et dans l'aboulie, quand il ne vire pas vers d'autres jouissances...

Comme me le rapportait un professeur du secondaire, après 25 ans de pratique, force lui est de constater que depuis 5 ans, ce métier est devenu éprouvant, tant la population des élèves qu'elle surnomme en riant « des plantes » est devenue importante : aucun intérêt pour l'apprentissage, travaux non exécutés sans le moindre remords, élèves dormant debout sur leur banc (même pas chahuteurs !), contestant faiblement d'un « ce n'est pas juste » le zéro qu'ils reçoivent à l'issue d'une interro qu'ils avouent sans vergogne n'avoir effectivement pas étudiée. Elèves, donc, sur lesquels on ne semble avoir aucune prise sauf à éventuellement les refuser en fin d'année, ce que les parents évidemment, forts de leur bon droit actuel, viennent contester. Je vous dis tout de suite que ce sont des propos d'un professeur très dynamique dont on ne peut nullement contester les qualités pédagogiques et la passion pour son métier.

Je reviens donc à ma question de départ : le déni –qui est une des deux modalités de positionnement par rapport à la castration– serait-il plus courant qu'auparavant ?

Ou, du fait qu'il porterait dans le social actuellement sur la spécificité du discours analytique –à savoir l'inconscient et la question de la division du sujet–, serait-il plus interrogeant pour les analystes, les obligeant donc à réinventer l'analyse ou les modalités de l'analyse sous une autre forme ?

Quand Freud a commencé à s'intéresser à l'inconscient et au père, à

travers le discours de l'hystérique, en fondant la psychanalyse, la société patriarcale amorçait sa chute.

Lacan a su formaliser cette question du père « *de totem et tabou* » ou du père « *du Moïse* » de Freud, au-delà de Freud, en proposant son « inconscient structuré comme un langage. »

Quand Lacan a réinventé la psychanalyse à travers le sujet du désir et la mise en place de l'objet a, n'assistions-nous pas à l'essor considérable de la société de consommation, qui prône des jouissances nouvelles à travers des objets positivés, totalement opposés et antinomiques à l'objet cause du désir qui nous rappelle sans cesse que la jouissance est toujours en fuite.

On peut donc remarquer encore une fois combien la résistance à l'inconscient est quelque chose d'inéluctable et qu'il faudra sans cesse la remettre sur le métier tant qu'il existera des analystes pour soutenir ces questions.

Le déni serait-il donc plus fréquent qu'auparavant ? C'est une question que je laisserai ouverte. Individuellement, ce n'est pas sûr mais collectivement, on peut penser que le déni, à l'œuvre actuellement dans le discours social, est plus actif et en tous cas, plus pernicieux. Ceci éventuellement, crée ou va créer en retour, des modifications dans la pathologie individuelle.

Mais venons-en à la question qui nous réunit aujourd'hui, à savoir la place des constructions dans l'analyse.

On peut remarquer que dans le premier temps, c'est-à-dire la création de la psychanalyse, Freud ne s'en privait pas. Ainsi, à l'homme aux rats, Freud très vite lui expliquera que c'est le refoulement de la haine pour son père dans une époque précoce de sa vie qui l'amène à toutes ces souffrances et à toutes ces pensées obsédantes. Freud, étant le père de la psychanalyse, ouvrait le chemin de l'inconscient, concept nouveau à son époque. Il ne se privait pas de faire des constructions.

On dit que Lacan n'en faisait pas, considérant que ce qu'il avait formalisé sur le fantasme originaire faisait construction pour le sujet. En effet, le réel, c'est le trauma ; d'où le fantasme pour s'en protéger : « un enfant est battu, le père bat un enfant, je suis battu par le père ». Voilà qui donne consistance à l'existence : c'est le cadre du fantasme, c'est la construction originaire d'un

chacun, qui donne sens à son existence.

Je me permettrais de faire deux remarques à ce sujet :

- L'enseignement que Lacan faisait parallèlement n'était-il pas de l'ordre de la construction ?
- A l'époque de Lacan, l'engouement pour le discours analytique et pour la psychanalyse était tel que le silence de l'analyste était précieux pour faire face à ce trop de savoir mis sur le marché, dont on subit peut-être aujourd'hui un juste retour des choses.

Les jeunes générations élevées au biberon du freudisme sont plutôt anorexiques à tout discours sur l'inconscient. L'Œdipe qu'on leur « bassine » depuis leur plus tendre enfance, ça les fait plutôt rire et ils ne se privent pas de s'attaquer entre eux ou par rapport à leurs aînés, à coup d'interprétations du genre : « Fais pas ton Œdipe », mais remarquons que ça n'a pas beaucoup de poids pour eux. De la même façon que le sexe qu'ils se « coltinent » toute la journée sur les ondes, a plutôt tendance à les rendre plus frileux sur la question. (cf. une étude parue dans *L'Express* sur la diminution de la proportion des jeunes ayant leurs premières relations sexuelles avant 25 ans, par rapport aux années 80.)

Qu'en est-il donc aujourd'hui de cette question des constructions ? Je pense qu'elle a deux volets. D'abord le volet freudien : le sujet qui consulte aujourd'hui est bien souvent dans une souffrance indéfinissable, adressant son mal-être à un expert qui est prié de s'en débrouiller.

La demande est d'emblée saturée par un « j'ai tout ou je n'ai pas tout pour être heureux » index de consommation d'une société à visée purement performative.

Ce sujet est le plus souvent sans histoire ou de son histoire, il ne veut plus rien en savoir.

Laissant volontairement de côté la question de l'exclusion et des jeunes qui sont dans une totale dérive toxicomane ou de désinsertion sociale, je voudrais parler de ces autres jeunes insérés dans le monde du travail mais qui viennent nous consulter le plus souvent parce qu'ils se disent déprimés, stressés, boulimiques ou tout simplement mal dans leur peau.

Comme nous le disait Charles Melman lors des journées de mai sur « Lacan invention et anticipation » : « Les jeunes générations ne sont plus très amoureuses de leur inconscient »

Ils viennent avec une demande massive de solutions rapides et efficaces, l'engagement dans un travail d'analyse, même s'ils consultent un analyste en tout état de connaissance, est réfuté parce que trop long et trop astreignant. « D'accord pour un travail en face à face » et, quand ça va mieux, on s'en va, quitte à revenir si nécessaire. On est, je vous le rappelle, à l'ère de la débrouille et du self made man.

C'est néanmoins très vite, si on y est attentif, sur les impasses du désir et de l'amour que tournent les séances et l'analyste doit, je pense, avoir, ne fût-ce qu'en tête, une construction claire concernant la façon dont le désir s'est noué à la loi pour son analysant, la façon dont les limites ont été énoncées pour lui, soit le mythe oedipien classique dont on ne peut pas encore jusqu'à présent, me semble-il, se passer. Bien qu'on peut peut-être penser, je dis bien peut-être, que comme les Noms du Père changent « d'oripeaux », un autre mythe viendra un jour, qui sait, soutenir la naissance du sujet du désir. Rien cependant n'est moins certain.

Si je dis que je pense que l'analyste doit avoir une construction claire en tête, c'est parce que je suis très frappée d'avoir de plus en plus souvent parmi les jeunes d'aujourd'hui, des sujets qui viennent d'emblée avec une histoire banalisée, une histoire qui ne les intéresse pas, parce que peut-être non porteuse du côté de l'idéal du moi, une histoire peu signifiante pour eux. Le héros ou l'antihéros de la dernière guerre est le plus souvent un arrière ou arrière-arrière grand-père. Il ne fait donc plus partie de leur histoire. De plus, mariage, divorce et « remariage » brouillent bien souvent les liens affectifs dans ces familles recomposées.

Si du temps de Freud, les constructions insistaient sur la haine voilée pour le père ou pour un puîné (etc..), on peut, je pense, raisonnablement dire aujourd'hui que c'est la haine du féminin au sens lacanien du terme, qui domine, haine partagée autant par le sexe féminin que par le sexe masculin, les deux étant de moins en moins différenciés. Nos jeunes patients, par exemple, acceptent difficilement que les hommes et les femmes soient deux entités différentes jusqu'à ce que ça leur revienne en boomerang dans les choses de l'amour pour autant qu'ils daignent s'y prêter. Ne voit-on pas une

augmentation considérable de l'homosexualité, particulièrement féminine, façon de régler une fois pour toutes, cette question de la différence des sexes ?

Je disais donc que l'analyste aujourd'hui doit être au clair avec ce qui soutient la question de la différence absolue, soit la structure même du signifiant, pour pouvoir repérer dans le social d'aujourd'hui tout ce qui fait barrage à cette différence absolue. En effet, le social, n'étant plus porteur de l'interdit et de la limite comme du temps de Freud, vient redoubler de l'extérieur la difficulté de chaque être humain à soutenir sa division interne, (soit aussi donc le fait qu'il n'est pas tout, qu'il a des limites).

Les constructions, comme la vérité, ont structure de fiction, c'est-à-dire qu'elles doivent permettre à un sujet de soutenir une place de semblant. On est dans une époque où la question du semblant, et donc de la castration, est démentie, voire parfois forclosée, tant des savoirs, bétonnés par le discours de la science, pullulent de tout côté.

Le savoir sur le sexe et sur la mort reste une énigme même si tout le courant contemporain tend à le dénier. Le savoir du psychanalyste sur le sexe a contribué malgré lui, sans doute, au démenti de cette énigme, de même que le savoir de la médecine contribue au désaveu de la fonction de la mort dans une société.

Les mots n'étant plus lestés par l'interdit – ce qui leur donnait du poids je vous le signale (parfois trop...) – la construction doit permettre de leur redonner du lest. C'est comme si le sujet d'aujourd'hui, bien souvent, ne pouvait plus entendre ce qu'il dit, tant il peut tout dire et tout faire...

Le recentrage de l'objet du discours analytique – à savoir l'inconscient et la question de la faille constitutive de tout désir humain – est redevenu le plus souvent impératif, tant la notion du désir, par exemple est actuellement devenue sadienne et donc, dans l'impasse.

C'est le premier volet des constructions, le volet freudien, au sens des constructions dans l'analyse telles que Freud nous les a proposées.

Le deuxième volet serait ce qui a déjà été amené dans ces journées, à savoir que les constructions seraient au déni ce que l'interprétation est au refoulement.

Reprenons ce que Freud nous dit du déni de la castration. Il nous dit bien

que ce déni entraîne non seulement une perte de la réalité, mais aussi des processus de clivage du moi qui, dans la formation de la névrose, font suite à ce deuxième temps qui suit l'échec du refoulement.

Si le déni est un mécanisme actif pour éviter la réalité de la castration, on peut penser qu'il est à l'œuvre quand les processus de symbolisation qui devraient être mis en place par le refoulement, ne sont, donc, pas bien mis en place. Soit l'échec tout au moins partiel du refoulement, puisque dans l'échec total du refoulement du phallus, on serait dans la psychose.

Le travail de la construction serait donc là un travail dans l'au-delà du refoulement, dans l'au-delà du principe de plaisir, c'est-à-dire permettre la mise en place d'un type de négation qui fasse le passage du signe au signifiant ; soit la mise en place de quelque chose de l'ordre de la dénégation et donc peut-être du refoulement ou de la sublimation. Travail donc symboligène.

Voilà donc les impasses que je vous soumets aujourd'hui :

- Déni dans le social plus pernicieux pour ce qui est la question au cœur de l'analyse, à savoir la division du sujet du désir.
- Ou augmentation dans la formation des névroses actuelles du mécanisme de défense du déni, au détriment du refoulement et donc, me semble-t-il, des processus de symbolisation nécessaires à la constitution du sujet désirant.